15 JUIN 1915 MORT DE FRANCOIS BLANCHARD

Le combat du 133 RI à la côte 830

En 1920, paraissait à Belley, sa ville de garnison, le livre « Le régiment des Lions. Histoire du 133 RI pendant la grande guerre. » 128 pages, dont une trentaine où sont énumérés les noms de près de deux mille des leurs « Morts au champ d'honneur », avec la date et le lieu de leur décès. Parmi eux, figure François Blanchard. Nous avons extrait de ce récit « à forte connotation militaire », des passages sur ces journées de juin 1915, dans la région de Metzeral et notamment sur celle du mardi 15 juin à la côte 830 où périt François Blanchard.

Le 4 juin 1915, on fit appel aux 1er Bataillon (Barberot) et au 2ème (Coipel) du 133 RI, pour coopérer à l'attaque de Metzeral. Arrivés au col de la Schlucht, ils aperçurent le théâtre de leurs futurs exploits. Des pentes escarpées descendent brusquement vers la Fecht méridionale, formée elle-même de deux branches qui se réunissent à Metzeral : l'une très courte, où se trouve le village de Mittlach, l'usine de Steinabrück et l'Altenhof (faubourg de Metzeral); l'autre - la Fecht de Sondernach. Les deux vallées sont séparées par le massif du Schnepfenrieth.

Des positions inexpugnables

A ce moment, nous tenions déjà les sommets les plus élevés : l'Altmatt, le Sillacker, le Schnepfenrieth, et nos lignes étaient poussées jusque devant Altenhof et au delà de Mittlach. Les Allemands, fortifiés aux lisières de Steinabrück, restaient accrochés aux seuils qui dominent immédiatement la vallée (Braunkopf, Eichwâlde, côte 830), et ils avaient réussi à en faire des positions qu'ils qualifiaient d'inexpugnables.

Les chasseurs avaient déjà, par cinq fois, tenté de s'en emparer. Deux fois ils avaient réussi à y prendre pied, mais sans pouvoir s'y maintenir. C'est alors qu'il fut fait appel au 133ème...

Le 12 juin, les deux bataillons du 133 étaient amenés au pied de la côte 830. Dans le plan primitif, on ne devait tenter qu'une simple démonstration sur ce dernier point, l'attaque principale devant avoir lieu sur le Braunkopf et l'Eichwâlde. Au dernier moment, on s'aperçut qu'on faciliterait singulièrement la conquête de ces deux positions, si l'on pouvait s'assurer la possession de la côte 830, qui, dominant un de ces sommets et flanquant l'autre, est comme la clef de toute la chaîne... Le succès dépassa toutes les espérances. La

position ennemie, qui au milieu s'avancé en saillant dans nos lignes, comptait trois énormes lignes de tranchées, prolongées par d'épais murs en sacs à terre et défendues par trois flanquements de mitrailleuses ainsi que par des abris étayés avec des rails. L'attaque devait d'abord se faire en coin, c'est-à-dire qu'on devait d'abord enlever le saillant ennemi, le dépasser, puis se rabattre à droite et à gauche sur les ailes, de façon à prendre les tranchées à revers.

La préparation d'artillerie commença à midi et fut prolongée jusqu'à 4 heures 30. A ce moment, le commandant Barberot monta debout sur la tranchée pour donner le signal impatientement attendu.

«En avant !» Les clairons sonnèrent la charge, les hommes de la première vague sortirent en poussant des cris et des rugissements et, bondissant à travers les trous d'obus et les éboulis, franchirent la 1ère, la 2ème puis la 3ème ligne avec une telle impétuosité que l'ennemi n'eut pas le temps d'organiser la défense. Toujours debout sur son parapet, sa canne levée, et calme comme à la manoeuvre, le commandant Barberot donnait le signal du départ aux cinq autres vagues qui se succédaient à 50 mètres.

Un assaut de 15 minutes

Une fois les 5ème et 6ème vagues, chargées du nettoyage des tranchées, arrivées, ce fut une lutte épique dans les boyaux, à coup de baïonnettes et de grenades. Les mitrailleuses ennemies ne purent pas tirer. Les lance-bombes qui, placés plus en arrière, n'avaient pas été détruits par le feu de l'artillerie, envoyèrent quelques énormes torpilles de 100 kilos qui explosaient, en soulevant une trombe de terre, ouvrant des brèches sanglantes dans nos rangs. Mais nos hommes, arrivant sur les minenwerfer, clouèrent avec leurs baïonnettes les servants sur leurs

pièces. La position tout entière venait de tomber entre nos mains. L'assaut n'avait duré que 15 minutes...

A droite et à gauche, la résistance faiblit rapidement, et tout à coup 296 Allemands, dont 8 officiers, se constituèrent prisonniers. Ils paraissaient tout heureux de se rendre... Ceux qui baragouinaient le français nous disaient «Vous, bons camarades !»

A droite, deux compagnies allemandes avaient en effet tenté une contre-attaque, mais prises de front, à revers, de flanc, elles durent se rendre au complet. Nos officiers eurent beaucoup de peine à arrêter les troupes d'assaut qui voulaient continuer sur Metzeral. Mais l'ordre était arrivé d'aménager la position avant de pousser plus avant. »

Le général de Maud'huy, commandant la VIIème armée, avait été tellement enthousiasmé par les exploits du 133ème que, le 16 juin, il avait détaché sa propre croix de guerre, pour en décorer, sur le champ même de bataille, le commandant Barberot. Et il voua aux poilus du régiment une admiration dont il ne se départit jamais. «Mes lions du 133ème !», disait-il toujours en parlant d'eux. Ce surnom devait leur rester.

Citations mais 80 morts

Ces prouesses successives valurent d'ailleurs aux deux bataillons d'être cités le 9 juillet à l'ordre de l'armée.

Mais ces glorieuses journées nous avaient durement éprouvés. Elles avaient coûté la vie à 80 soldats, aux sous-lieutenants Clerc et Berthet, et au capitaine Cornier. En outre, 200 hommes se trouvaient hors de combat.

On raconte qu'un des bataillons, au moment de l'attaque, a fait jouer la Marseillaise avec un tel entrain que la grosse caisse est crevée. Elle revint sur le dos d'un prisonnier allemand dans le premier convoi que les musiciens accompagnèrent.